L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 4 JUILLET 1863

Entre les rues Bienville et Conti

BUREAUX: No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 4 JUILLET.

A nos lecteurs.

Nos ateliers étant fermés aujourd'hui, nous ne ferons pas paraître d'édition du soir. Notre édition habituelle du dimanche ne paraîtra pas non plus demain matin. S'il survient quelques nouvelles nous les publierons demain dans une édition extraordinaire.

Correspondance du Mississippi.

Lettre de Jackson.

(*Correspondance spéciale du Mobile News*)
Jackson, 22 juin 1863.

Les nouvelles de Vicksburg aujourd'hui sont bonnes bien que nous ne soyons réduits à des rapports fédéraux pour juger la situation. Il semble que Grant après avoir éprouvé tant d'échecs, n'avait plus qu'à renoncer à la vaste tâche de donner l'assaut à une place pourvue de vivres, quand il y avait un moyen de réussir moins prompt mais plus sûr et plus certain. En effet, Grant a en renforts aux tranchées, et aux bombes jusqu'à samedi dernier. Mais alors il avait renouvelé le courage de ses hommes et avait reçu de nouvelles troupes, il se décida à donner un nouvel assaut. Du résultat, nous savons qu'il a été repoussé avec d'immenses pertes. Je ne puis donner de preuves de la grandeur du nombre des tués, mais je sais que l'assaut a été donné en force, qu'il a duré quatre heures, que l'ennemi a été défait avec un grand carnage, et qu'il a encore souvent de ses morts et de ses mourants les collines de Walnut. Le grondement des gros canons a été entendu distinctement à Jackson et les bannières de Bolton, à 20 milles ouest d'ici, ont entendu le bruit de la mousqueterie et de la petite artillerie. Il n'y a pas de doute qu'une grande bataille ait été livrée et gagnée par Johnston.

Samedi soir, dimanche, et ce matin le bruit du canon a été entendu distinctement ici et c'est ce qui proclame d'une manière éclatante notre victoire de samedi. Hier matin, une immense explosion s'est fait entendre, provenant peut-être d'une des mines de l'ennemi, ce quiferait croire qu'un nouvel assaut a été donné. S'il en est ainsi, le bruit du canon fédéral nous a annoncé une autre défaite.

Une idée se suggère d'elle même à propos des affaires de Vicksburg en connexion avec les nouvelles de la Pennsylvanie. Pour sauver Harrisburg et Philadelphie, Lincoln abandonnerait cinquante sièges de Vicksburg et rappellerait ses troupes. Si Lee donne une nouvelle frottée à Hooker et que Stuart envahisse la Pennsylvanie, l'armée du Potomac sera dans une si triste condition et le Nord si bien livré à notre merci qu'il faudra bien que Lincoln fasse de Grant et de Rosecrans. C'est là, du reste, cette idée obsédante et qui vient de moi.

Les affaires du Nord Mississippi paraissent meilleures. Il semble que Chalmers ait presque anéanti le second régiment de cavalerie de l'Illinois à Hernando. Les généraux George et Chalmers marchent de diverses points sur les ennemis, et j'espère qu'ils réussiront à les cerner et à les détruire ce qui tiendra en échec les fédéraux dans cette région pour une saison au moins. La Cavalerie du Missouri de McCullough occupe aussi une place dans ce tableau et si Match n'est pas tué, je pense et je voudrais qu'on nous en fît le récit.

Le succès de Ruggles, dont il a été question, est venu à temps et arrête furieusement à ses intentions. On espère qu'il sera poursuivi. Notre navalerie devrait occuper tout le Nord-Mississippi et tout l'ouest Tennessee.

Le Mississippi baisse toujours, et il sera bientôt si bas que la navigation y sera impossible pour les canonnières. Il n'y a pas de hausse en juin,—il n'y a pas de hausse dans le Mississippi et pas de raison de la hausse sur les Montagnes Rocheuses. Considérons maintenant, nous aurons des eaux basses jusqu'à l'hiver prochain, et selon toute probabilité les eaux seront plus basses cette saison qu'elles ne l'auront jamais été depuis un grand nombre d'années. C'est pourquoi les opérations des canonnières fédérales dépendent sur toute la ligne du Mississippi, et il sera bientôt difficile de remonter jusqu'à Memphis.

Dimanche soir, le général Breckinridge a passé en revue et inspecta la brigade du général Dan Adams, et hier celle du général Helm. Cette dernière brigade a fait une belle figure et a promené avec orgueil ses bannières sur les quelques étaient lacérés les divers champs de bataille où elle a victorieusement combattu.

LE CANDIDAT DEMOCRATE POUR LA PLACE DE GOUVERNEUR

EN PENNSYLVANIE.

La *Press* de Philadelphie parle ainsi du juge Woodward, nommé par le parti démocrate candidat pour la place de gouverneur:

Il possède un caractère personnel très élevé et il n'est pas un des membres brillants du barreau, il a du moins acquis, par la manière dont il a eu à se juger de ses devoirs de magistrat pendant nombre d'années, une réputation de sincérité et de sagesse. Le juge Woodward a toujours été, dans ses sympathies, un ardent homme du Sud. C'est un chaud partisan de l'esclavage, et par la modestie de sa philosophie politique, un ennemi du Nord. Comme beaucoup d'autres démocrates il n'est fait juge des théories et des dogmes de J. C. Calhoun et n'éprouve pas non plus de cœur en quelques mots, nous pouvons dire qu'il croit dans les States rights contre le gouvernement fédéral, qu'il regarde l'esclavage comme une institution divine, qu'il considère la guerre comme une croisade abolitionniste, et ferait volontiers cause avec les rebelles en admettant toutes leurs conditions. Il y a peu d'hommes dans cet Etat, plus acceptables au Sud que le juge Woodward, et il n'y a pas d'homme public qui comme gouverneur de la Pennsylvanie, fût plus fortement opposé au gouvernement.

LE STEAMSHIP GEO. WASHINGTON.

Le steamship de la malle des E. U. Geo. Washington, capitaine E. Winger, part ce matin à neuf heures pour New-York, directement, avec $235 293 en or, un fort frêt de coton, sucre et autres produits, la malle, et les passagers suivants:

J F H. Key et sa dame, Mlle E Borgess, G Bassien, S Conn, Mlle V Vasion, Mme Lauve, Mlle S Vasion, J A Tutt e P M Tournet, J Henderson et sa dame, Mme Hernsbach, N Barnett, F Fredick, G A Foscick et sa dame, F Cadet et dame, S B Marsh, Mme Dorothy, M A Wyman, Wm Allen, Miss B Bouchelle, Mme Bouchelle et dame, Miss Bouchelle, M Taylor, J Vasion, Mme Dame, 2 enfants et une servante, R Carey et son fils, J J Osborne, Wm Harris, E Lauisset, C Robb, Wm J McDowell, J D Blakeey, F Dartrie, E C Drew, J B Carter, S F Randolph, S L Kaiser, B F Dana, Wm Davis et 70 passagers d'entrepont.

ITALIE.

Voici l'adresse adoptée par le Sénat en réponse au discours du trône

Turin, 1er juin.

Sire,

La parole de Votre Majesté, dévouée aux principes de justice, de liberté, de nationalité, retentit toujours avec autorité dans l'Italie avide de l'entendre. A l'époque où les destinées de la nation étaient encore en suspens et incertaines, combattues comme elles l'étaient par une fortune contraire, la voix de Votre Majesté couvrait nos cœurs aux plus heureuses espérances, et ces espérances n'ont pas été trompées.

Maintenant que votre valeur, votre sagesse et la vertu italienne ont réuni presque toute la Péninsule en un seul royaume, Votre Majesté affirme qu'elle saura maintenir ses droits à l'unité entière, et nous vous croyons, Sire, et nous avons confiance en vous.

Consolider la liberté, organiser les finances et l'administration, telle est maintenant la tâche ardue qui nous incombe. Si dans cette difficile mais glorieuse entreprise nous sentons qu'il nous manque, Sire, le sens et le cœur de cet homme d'Etat qui vous aida dans l'œuvre de la régénération, et dont l'Italie déplore avec vous la perte prématurée, le concours d'autres esprits d'élite, d'autres âmes généreuses y suppléeront, ainsi que le concours de tous les Italiens qui comprennent bien qu'ils ne peuvent fonder un grand royaume sans connaître et pratiquer à l'unisson et universellement la vertu de l'abnégation et du sacrifice.

Le mariage d'une gracieuse et vertueuse princesse avec un roi sage et libéral, a rempli de joie votre cœur paternel. Votre Majesté a éprouvé une joie de plus que les joies de la famille sont les joies de la nation.

Les principaux ministres de l'Europe ont reconnu le nouveau royaume. Des traités de commerce introduisant une communauté d'intérêts sécurisent la puissance et la dignité de la nation; mais le plus grand prestige dérivera de la force et de la sagesse des institutions que nous saurons nous donner, de l'équilibre et de la marche régulière de nos finances, du maintient de la tranquillité publique, et surtout du patriotisme exemplaire de la garde nationale, de cette noble armée qui s'accroît tous les jours, et de notre marine, qui a déjà rivalisé de valeur avec l'armée. Quand l'Italie sera ainsi élevée au niveau de grandeur que lui assigne l'étendue de son territoire et qu'elle exercera sur deux mers sa légitime puissance, elle sera telle que Sa Majesté la veut, telle que nous la voulons nous, sûmires, respectée, crainte.

Sire, pour atteindre ce but, vous pouvez compter sur le concours cordial sur le concours empressé du Sénat. Vous trouverez, nous en sommes certains, non-seulement dans le Parlement, mais dans tous les rangs de la nation, la concordance, la sagesse et l'énergie que vous invoquez pour hâter l'accomplissement des destinées de l'Italie, et ce sera la plus glorieuse des conquêtes accomplies en peu d'années, de montrer au monde une Italie libre, forte, organisée, tranquille.

(*Italie*)

L'adresse de la Chambre des députés est, comme celle du Sénat, une paraphrase du discours du trône, mais une paraphrase plus détaillée; nous en détachons les extraits suivants:

Sire,

En nous réunissant autour de vous pour la première fois depuis la proclamation du nouveau royaume, nous sentons fiers de pouvoir vous appeler roi d'Italie, et de vous parler au nom de la nation presque entièrement constituée. Voici plus de deux ans que votre voix, nous indiquant la tâche qui nous était réservée, nous encourageait à accomplir les destinées du pays. Nous avons la confiance que cette période ne s'est pas écoulée sans fruit. En affirmant, comme nous l'avons fait, nos droits à l'entière unité de l'Italie, nous avons fixé le but de nos efforts et donné à votre parole l'expression de la ferme volonté nationale.

Fort comme vous l'êtes de l'accord de votre volonté avec la volonté de la nation, vous pourrez, partout où le besoin s'en fera sentir, soutenir avec autorité les principes fondamentaux de notre royaume. En demandant à la justice pour les peuples, en défendant leurs droits à la nationalité et à la liberté, l'Italie ne fera que s'affirmer de plus en plus elle-même.

Afin de rendre communs et intérêts et affections, afin que l'idée de l'unité se traduise pour tous en une communion de vie, nous n'avons pas tardé à sanctionner toutes les dépenses décrétées à améliorer et augmenter les communications intérieures. La locomotive traverse déjà la plus grande partie de la Péninsule; sous peu, elle aura provoqué sur tous les points de l'Italie ce mouvement fécond qui en a été le plus puissant réveil de la civilisation, la force et la grandeur des peuples libres.

Ces résultats ne seront pas sans efficacité, même pour les provinces où nous avons maintenant à déplorer les tristes conditions de la sécurité publique. Mais, en attendant, l'urgence cruelle publique. Mais, en attendant, l'urgence cruelle publique exige de prompts et vigoureuses mesures, et nous ne doutons pas que le gouvernement ne sache y recourir. La nation entière, en apportant spontanément son offrande en faveur des victimes, a prouvé combien elle a à cœur de délivrer ces provinces des désastres qui les affligent.

L'armée et la garde nationale s'efforcent déjà d'atteindre ce but par des sacrifices admirables; et la conclusion des accords militaires dont la France a pris l'initiative, y concourra, nous l'espérons.

Nous ne pouvons oublier qu'il y a encore en Italie des douleurs à guérir et des espérances non satisfaites à réaliser. Nous en hâtons le moment, sûrs de notre droit, intrépides autant qu'honnêtes, prêts des délais, mais aussi hésitant de vaines lamentations. Seulement, dans cette attente, Sire, il nous est impossible de ne pas regarder avec une affection, toujours plus profonde de tous ceux qui sont séparés en Italie du nouveau royaume, tous ceux qui languissent, qui aspirent ardemment à se réunir à nous, et qui, à l'égal de nous tous, font dépendre de votre nom plorieux le présage et l'accomplissement de nos destinées. (Voix nombreuses: Bravo! très bien!) (*Italie*)

CHRONIQUE LOCALE.

LES NAVIRES DE GUERRE ETRANGERS.—Nous avons remarqué que la corvette française, *La Tisphone*, commandant de Maritrant, et le steamer de guerre espagnole *Isabel* se trouvaient à Lafayette, qui venait, hier après-midi, jeter l'ancre en face de la rue du Canal.

COUR PROVISOIRE DES ETATS UNIS—Vendredi matin—à la demande de M. Field, il a été ordonné que le marshal relaxât Hugh Robinson, accusé de meurtre. Le cautionnement est fixé à vingt-cinq mille piastres.—M Field a fondé la prière sur ce que Robinson est en prison depuis longtemps, qu'il a quatre fois essayé d'être jugé et qu'il n'y avait pas de probabilité que l'affaire serait appelée avant l'ajournement de la Cour.

M. Field a également demandé la mise en liberté de Geo. Cramer accusé d'avoir tué un homme, il y a un an, sur la plantation Kenner. Le grand jurât, a dit ne défendre, n'a pas trouvé lieu à le poursuivre et l'attention de M. Lamont, avocat du gouvernement, a été vainement appelée sur l'affaire.—Le juge a chargé M. Cutter de s'assurer du décret du jurât et d'ordonner la mise en liberté du prisonnier s'il n'y avait pas en lieu à poursuivre.

—Cronan et Coleman contre Cronan—l'affaire a été retirée sur grais des demandeurs.

M Field a demandé au juge s'il avait pris en considération la demande de cautionnement en faveur de Lucien Adams. Le magistrat a répondu qu'il n'avait pas encore toutes les informations voulues et qu'il ne voyait pas la nécessité de décider attendu que les autorités pourraient ensuite écarter son opinion.

Sur motion de M. Field, Charles Bickuell, h. c. l, et Johanna Scott, accusés de meurtre au second degré, ont été relachés—Le cautionnement du premier est fixé à cinq mille piastres et celui de Johanna à mille.

ENQUETES—M. Busch a tenu, hier, deux enquêtes—l'une sur le cadavre d'un jeune esclave, au célèbre No 226 de la rue Vieille-Levée, verdict, engine coûneuse—la seconde sur le corps de F. L. Burale, Français, âgé de de 33 ans, mort d'une fièvre de marais, dans la rue Dupré, près Lafayettouse.

COUR DU COL. DWIGHT—Bridget Judge a été envoyé au workhouse pour délit de whisky à des soldats des Casernes.

Le Gouvernement a été condamné à quelques jours de prison pour avoir tenu des propos séditieux.

PRESQUE NOYÉ—Jeudi soir, entre sept et huit heures, un petit garçon a été tombé dans un canal qui traverse le track du chemin de fer de la rue du Canal. Les cris de désespoir de la pauvre mère qui se promenait avec d'autres dames attira sur les lieux un jeune homme qui parvint à sauver l'enfant.

COUR PRÉVOTALE—*Vendredi matin*—"Vous avez, madame, un mauvais chien auquel vous donnez beaucoup plus de liberté qu'il devrait en avoir"—A cette allocution du magistrat, une dame répondit: "Il m'a mordue, mais vous allez le tuer."—Il mit sur la blessure une compresse de vinaigre et de sel et m'a conseillé de me procurer des poils de l'animal attendu que c'était un remède souverain"—La mairie avait donné l'ordre d'expédier le raniche pour l'autre monde, mais le chiq policiers envoyés à sa poursuite ne l'avaient pas pu le prendre.

"Je suis a même de prouver, s'écriait l'avocat chargé de la défense, que le chien, cause de tant de bruit et d'émotion diverses, n'appartient pas à ma cliente et qu'il ne l'a pas vu depuis le jour fatal où il a commis la malencontreuse morsure"—"Il en a assez", a dit le juge; retirez-vous et qu'on tue l'animal.

Robert Moore était accusé, par Jno. Earhart, d'empêcher que les hommes ne s'enrôlassent dans l'armée des Etats-Unis et de tenir des propos séditieux. La question étant du ressort de la cour du colonel Dwight, l'inculpé a été envoyé devant cet officier.

John Albro que l'officier Long accusait d'être dangereux, de tenir un café à reputation tant soit peu équivoque, &c., a été relâché faute de preuves positives.

Un matelot ivre disait: "Elles m'ont volé quinze piastres; il est vrai que j'étais ivre, mais même me les ont volées,"—il l'désignait du doigt Mary Ann Maginn et Laura Love qui étaient modestement installées sur le banc des prisonniers. La chose se compliquait par le témoignage de deux femmes qui avaient vu Laura empocher l'argent, et par le fait que l'officier de police en avait trouvé la moitié sur elle. Vendredi soir—Mary Ann on a été quitte pour cinq piastres, parce qu'elle s'était simplement enivrée et avait fait du tapage.

Billy the Mick, crateur mais voleur, a été condamné à trois mois de prison pour avoir enlevé une montre à quelqu'un. Il n'est défendu mieux que n'auraient pu le faire bien des avocats, mais son discours n'a rien changé à la chose.

UN APPEL ELOQUENT AU CZAR ALEXANDRE.

Voici la lettre de l'archevêque de Varsovie, Mgr Feliuski, à l'empereur Alexandre II. C'est à la suite de sa démission du conseil d'Etat que l'archevêque a envoyé cette lettre à Saint-Pétersbourg:

Varsovie, 15 mars 1863.

Sire, ce fut toujours la mission et le privilége de l'Eglise de porter la voix aux puissants de ce monde dans les moments de grands malheurs et de calamités publiques. C'est au nom de ce privilége et de ce devoir qu'en ma qualité de premier pasteur du royaume de Pologne, j'ose m'adresser à Votre Majesté pour lui exposer les besoins pressants de mon troupeau. Le sang coule à grande flots et la répression, au lieu d'intimider les esprits, n'en fait qu'augmenter l'exaspération. Je supplie Votre Majesté, au nom de la charité chrétienne et au nom des intérêts de ces deux pays, de mettre fin à cette guerre d'extermination. Les institutions octroyées par Votre Majesté sont insuffisantes pour assurer le bonheur du pays; la Pologne ne se contentera pas d'une autonomie administrative, elle a besoin d'une vie politique.

Sire, j'ose d'une main forte l'initiative dans la question polonaise, faites en un nation indépendante unie à la Russie seulement par le lien de votre auguste dynastie, c'est la seule solution qui soit capable d'arrêter l'effusion du sang et de poser une base solide à la pacification définitive.

Le temps presse. Chaque jour perdu creuse davantage l'abîme entre le trône et la nation. N'attendez pas, sire, l'issue définitive du combat; il y a plus de vraie grandeur dans la clémence qui recule devant le carnage que dans une victoire qui dépeuple un royaume. Une grande parole digne de la magnanimité d'un grand souverain suffit pour nous sauver. Nous l'attendons de la bouche de Votre Majesté.

J'ose espérer que le monarque qui a délivré du servage, malgré tant d'obstacles, vingt millions de ses sujets pour en faire des citoyens libres, ne reculera pas devant la tâche également glorieuse de faire le bonheur d'une nation si cruellement éprouvée. Sire, c'est la Providence qui vous a confié ce peuple, c'est elle qui vous sonde, c'est encore elle qui vous réserve une couronne de gloire éternelle si vous arrêtez une fois pour toujours le flot de sang et de larmes qui coule depuis si longtemps en Pologne.

Pardonnez, sire, la franchise de mon langage; mais le moment est trop solennel. Pardonnez à un pasteur qui, témoin de malheurs immérités, crie intercéder pour son troupeau.

En déposant aux pieds du trône mon humble mais fervente supplique, je suis heureux de pouvoir me dire, de Votre Majesté, le plus fidèle et le plus obéissant sujet,

Sigismond-Félix FELINSKI,
archevêque de Varsovie.

Varsovie, 15 mars 1863.

(*Correspondance Havas*)

EDITION D'HIER SOIR.

Nouvelles additionnelles.

Extraites des journaux de Mobile et de Jackson.

(*Correspondance de Richmond*)

Le sort de l'*Atlanta*.—Mouvements de Lee et de Hooker.—Mugruder au Texas.—L'affaire du *Maple Leaf*.—La rixe entre le général Forrest et le lieutenant Gould.

Nous trouvons dans le *Mobile Evening News* du 25 juin les nouvelles qui suivent:

Le sort de l'*Atlanta*.

Un éclaireur qui a été envoyé en bas samedi pour reconnaître la position de ce malheureux steamer, rapporte qu'il a entièrement disparu de Warsaw Sound. Un des monitors est aussi peut-être pour l'escorter.

(*Savannah Republican*)

Mouvements de Lee et de Hooker.

Le plan de campagne du général Lee est toujours enveloppé de mystère. Les journaux de Richmond ne nous donnent que des insinuations obscures à cet égard. Nous pensons que personne autre que le général Lee ne sait ce qu'il en est. On lit dans le *Richmond Sentinel*:

Ewell a poussé en avant, immédiatement après la capture de Winchester, et a suivi le gué de Shepardstown à 30 milles de Winchester. Le chemin de fer de Baltimore et Ohio est de nouveau à nous et est déjà démoli. La capture de l'armée de Milroy met toute la vallée sous notre contrôle, et nous ouvre le Maryland et la Pennsylvanie. Hooker qu'on dit déjà à Washington, en apportant spontanément son offrande en faveur des victimes, a prouvé combien elle a à cœur de délivrer ces provinces des désastres qui les affligent.

L'armée et la garde nationale s'efforcent déjà d'atteindre ce but par des sacrifices admirables; et la conclusion des accords militaires dont la France a pris l'initiative, y concourra, nous l'espérons.

Nous ne pouvons oublier qu'il y a encore en Italie des douleurs à guérir et des espérances non satisfaites à réaliser. Nous en hâtons le moment, sûrs de notre droit, intrépides autant qu'honnêtes, prêts des délais, mais aussi hésitant de vaines lamentations. Seulement, dans cette attente, Sire, il nous est impossible de ne pas regarder avec une affection, toujours plus profonde de tous ceux qui sont séparés en Italie du nouveau royaume, tous ceux qui languissent, qui aspirent ardemment à se réunir à nous, et qui, à l'égal de nous tous, font dépendre de votre nom plorieux le présage et l'accomplissement de nos destinées. (Voix nombreuses: Bravo! très bien!) (*Italie*)

CHRONIQUE LOCALE.

LES NAVIRES DE GUERRE ETRANGERS—Nous avons remarqué que la corvette française, *La Tisphone*, commandant de Maritrant, et le steamer de guerre espagnole *Isabel* se trouvaient à Lafayette, qui venait, hier après-midi, jeter l'ancre en face de la rue du Canal.

COUR PROVISOIRE DES ETATS UNIS—Vendredi matin—à la demande de M. Field, il a été ordonné que le marshal relaxât Hugh Robinson, accusé de meurtre. Le cautionnement est fixé à vingt-cinq mille piastres.—M Field a fondé la prière sur ce que Robinson est en prison depuis longtemps, qu'il a quatre fois essayé d'être jugé et qu'il n'y avait pas de probabilité que l'affaire serait appelée avant l'ajournement de la Cour.

M. Field a également demandé la mise en liberté de Geo. Cramer accusé d'avoir tué un homme, il y a un an, sur la plantation Kenner. Le grand jurât, a dit ne défendre, n'a pas trouvé lieu à le poursuivre et l'attention de M. Lamont, avocat du gouvernement, a été vainement appelée sur l'affaire.—Le juge a chargé M. Cutter de s'assurer du décret du jurât et d'ordonner la mise en liberté du prisonnier s'il n'y avait pas eu lieu à poursuivre.

—Cronan et Coleman contre Cronan—l'affaire a été retirée sur grais des demandeurs.

M Field a demandé au juge s'il avait pris en considération la demande de cautionnement en faveur de Lucien Adams. Le magistrat a répondu qu'il n'avait pas encore toutes les informations voulues et qu'il ne voyait pas la nécessité de décider attendu que les autorités pourraient ensuite écarter son opinion.

Sur motion de M. Field, Charles Bickuell, h. c. l, et Johanna Scott, accusés de meurtre au second degré, ont été relachés—Le cautionnement du premier est fixé à cinq mille piastres et celui de Johanna à mille.

ENQUETES—M. Busch a tenu, hier, deux enquêtes—l'une sur le cadavre d'un jeune esclave, au célèbre No 226 de la rue Vieille-Levée, verdict, engine coûneuse—la seconde sur le corps de F. L. Burale, Français, âgé de de 33 ans, mort d'une fièvre de marais, dans la rue Dupré, près Lafayettouse.

COUR DU COL. DWIGHT—Bridget Judge a été envoyé au workhouse pour délit de whisky à des soldats des Casernes.

Le Gouvernement a été condamné à quelques jours de prison pour avoir tenu des propos séditieux.

PRESQUE NOYÉ—Jeudi soir, entre sept et huit heures, un petit garçon a été tombé dans un canal qui traverse le track du chemin de fer de la rue du Canal. Les cris de désespoir de la pauvre mère qui se promenait avec d'autres dames attira sur les lieux un jeune homme qui parvint à sauver l'enfant.

COUR PRÉVOTALE—*Vendredi matin*—"Vous avez, madame, un mauvais chien auquel vous donnez beaucoup plus de liberté qu'il devrait en avoir"—A cette allocution du magistrat, une dame répondit: "Il m'a mordue, mais vous allez le tuer."—Il mit sur la blessure une compresse de vinaigre et de sel et m'a conseillé de me procurer des poils de l'animal attendu que c'était un remède souverain"—La mairie avait donné l'ordre d'expédier le raniche pour l'autre monde, mais le chiq policiers envoyés à sa poursuite ne l'avaient pas pu le prendre.

"Je suis a même de prouver, s'écriait l'avocat chargé de la défense, que le chien, cause de tant de bruit et d'émotion diverses, n'appartient pas à ma cliente et qu'il ne l'a pas vu depuis le jour fatal où il a commis la malencontreuse morsure"—"Il en a assez", a dit le juge; retirez-vous et qu'on tue l'animal.

Robert Moore était accusé, par Jno. Earhart, d'empêcher que les hommes ne s'enrôlassent dans l'armée des Etats-Unis et de tenir des propos séditieux. La question étant du ressort de la cour du colonel Dwight, l'inculpé a été envoyé devant cet officier.

John Albro que l'officier Long accusait d'être dangereux, de tenir un café à reputation tant soit peu équivoque, &c., a été relâché faute de preuves positives.

Un matelot ivre disait: "Elles m'ont volé quinze piastres; il est vrai que j'étais ivre, mais même me les ont volées,"—il l'désignait du doigt Mary Ann Maginn et Laura Love qui étaient modestement installées sur le banc des prisonniers. La chose se compliquait par le témoignage de deux femmes qui avaient vu Laura empocher l'argent, et par le fait que l'officier de police en avait trouvé la moitié sur elle. Vendredi soir—Mary Ann on a été quitte pour cinq piastres, parce qu'elle s'était simplement enivrée et avait fait du tapage.

Billy the Mick, crateur mais voleur, a été condamné à trois mois de prison pour avoir enlevé une montre à quelqu'un. Il n'est défendu mieux que n'auraient pu le faire bien des avocats, mais son discours n'a rien changé à la chose.

UN APPEL ELOQUENT AU CZAR ALEXANDRE.

Voici la lettre de l'archevêque de Varsovie, Mgr Feliuski, à l'empereur Alexandre II. C'est à la suite de sa démission du conseil d'Etat que l'archevêque a envoyé cette lettre à Saint-Pétersbourg:

Varsovie, 15 mars 1863.

Sire, ce fut toujours la mission et le privilége de l'Eglise de porter la voix aux puissants de ce monde dans les moments de grands malheurs et de calamités publiques. C'est au nom de ce privilége et de ce devoir qu'en ma qualité de premier pasteur du royaume de Pologne, j'ose m'adresser à Votre Majesté pour lui exposer les besoins pressants de mon troupeau. Le sang coule à grande flots et la répression, au lieu d'intimider les esprits, n'en fait qu'augmenter l'exaspération. Je supplie Votre Majesté, au nom de la charité chrétienne et au nom des intérêts de ces deux pays, de mettre fin à cette guerre d'extermination. Les institutions octroyées par Votre Majesté sont insuffisantes pour assurer le bonheur du pays; la Pologne ne se contentera pas d'une autonomie administrative, elle a besoin d'une vie politique.

Sire, j'ose d'une main forte l'initiative dans la question polonaise, faites en un nation indépendante unie à la Russie seulement par le lien de votre auguste dynastie, c'est la seule solution qui soit capable d'arrêter l'effusion du sang et de poser une base solide à la pacification définitive.

Le temps presse. Chaque jour perdu creuse davantage l'abîme entre le trône et la nation. N'attendez pas, sire, l'issue définitive du combat; il y a plus de vraie grandeur dans la clémence qui recule devant le carnage que dans une victoire qui dépeuple un royaume. Une grande parole digne de la magnanimité d'un grand souverain suffit pour nous sauver. Nous l'attendons de la bouche de Votre Majesté.

J'ose espérer que le monarque qui a délivré du servage, malgré tant d'obstacles, vingt millions de ses sujets pour en faire des citoyens libres, ne reculera pas devant la tâche également glorieuse de faire le bonheur d'une nation si cruellement éprouvée. Sire, c'est la Providence qui vous a confié ce peuple, c'est elle qui vous sondera, c'est encore elle qui vous réserve une couronne de gloire éternelle si vous arrêtez une fois pour toujours le flot de sang et de larmes qui coule depuis si longtemps en Pologne.

Pardonnez, sire, la franchise de mon langage; mais le moment est trop solennel. Pardonnez à un pasteur qui, témoin de malheurs immérités, crie intercéder pour son troupeau.

En déposant aux pieds du trône mon humble mais fervente supplique, je suis heureux de pouvoir me dire, de Votre Majesté, le plus fidèle et le plus obéissant sujet,

Sigismond-Félix FELINSKI,
archevêque de Varsovie.

Varsovie, 15 mars 1863.

(*Correspondance Havas*)

Correspondance de Richmond.

Nouvelles de avant-poste.—Notre armée sur le Potomac—Réserve du général Lee—Evasion de Milroy.—Exécutions militaires, &c.

(*De notre correspondant spécial*)

Richmond, 20 juin 1863.

Depuis la prise de Winchester, les progrès de notre armée ne l'ont éprouvé aucun obstacle. L'armée de Milroy a été prise hundi, du plutôt 4000 hommes de cette armée ont été pris, le reste s'étant échappé en traversant le Potomac, à Shepperdstown et à Harper's Ferry. Le lendemain matin, le général Rhodes marcha sur Martinsburg et captura encore de l'artillerie et des munitions, et fit 200 prisonniers de plus. Le même jour, le général Edward Johnston prit 2000 recrues qui allaient rejoindre Milroy par la route de Berryville. Le même jour encore on s'empara du gué de Shepperdstown et on eut sous le contrôle de 15 milles du chemin de fer de Baltimore et de l'Ohio.

Harper's Ferry fut investi le même jour et le général Rhodes poussait ses pipuets jusqu'à l'écluse No 4 de la rivière. Le même jour encore, une autre portion de l'armée de Lee était à Vorties's Ford, Leesburg, se préparant à traverser. La rapidité avec laquelle ces mouvements ont été exécutés est réellement merveilleuse; de glorieuses victoires ont été remportées et nos troupes, excitées par le succès, s'avancent encore d'une manière admirable. On vancent encore d'une manière admirable. On s'attend, mardi et mercredi, le général Lee s'est emparé de six grandes villes, occupées naguères par les Fédéraux comme base de ravitaillement et que dans chacune de ces villes nos troupes ont trouvé des provisions et un matériel de guerre en masses considérables.

L'impression générale est que Longstreet traverse le Potomac à Leesburg, McLaws à Point of Rocks, Early à Shepherdstown et Rhodes à Williamsport, un peu plus haut. C'est la je pense, une simple conjecture, basée sur les positions occupées par les diverses divisions en vue de la rivière.

Un autre rapport dit qu'une brigade de notre cavalerie a déjà pénétré dans le Maryland jusqu'à Hagerstown—C'est très probable et je n'en doute nullement. Le secret que le général Lee garde sur ses mouvemens est réellement incroyable et cependant il n'a jamais encore eu la foule de faire sortir de ses lignes les correspondants militaires de la presse. Il tient conseil tout seul et invite ses généraux de division à en faire autant. Il donne des ordres pour faire une marche jusqu'à tel endroit et la on trouve des instructions pour aller plus loin. Le pipiteur ne sait rien, ne donne aucune explication, ne recherche aucune popularité et se borne à faire son devoir. Quel exemple excellent pour les autres!

Il n'y a pas de doute que Milroy ait échappé. Ses troupes se sont rendues, mais il n'est pas resté pour être témoin de la capitulation. On a pris pour lui beaucoup d'officiers faits prisonniers, mais le véritable oiseau s'est envolé.

Il y a quelques escarmouches sur le Black Water.

Le maire Mayo s'est fourré dans une querelle avec la police. La question est soumise à la discrétion de la cour; mais, au premier abord, le maire semble avoir raison. Il est parfaitement franc dans ses accusations et déclarations pendant que la police prend un air de mystère et fait tout sous l'abri de la loi martiale. Le maire accuse divers agens d'avoir violé des ordonnances municipales et semble résolu à contremettre ces violations à la justice. Tout le monde désire son succès.

Charles Kelley, remplaçant et déserteur a été fusillé aujourd'hui à Chapin's Bluff. Il a montré beaucoup de calme et de résignation. Un soldat du 3me régiment de Géorgie, nommé Arnold, a été condamné à être fusillé, jeudi, 18, pour crime de désertion.

Le jour s'étant écoulé sans qu'on l'eût appelé à satisfaire à la loi, il a demandé hier à être mis en liberté. Il sera renvoyé aujourd'hui à son régiment.

Il y a bien longtemps qu'on n'avait pas vu si peu de militaires dans les rues de Richmond. Les nouvelles émouvantes de l'invasion du Maryland—en beaucoup de cas sans doute l'espoir du pillage—ont fait partir tous ceux qui appartiennent à l'armée. Les hôtels sont presque désertés.

Les provisions semblent venir un peu, et les prix de quelques articles ont baissé d'une manière très sensible depuis deux jours. Les succès de la campagne actuellement entreprise les ferait baisser encore davantage.

Nouveaux détails sur la saisie du Maple Leaf.

(*Rapport du Richmond Inquirer*)

Le lieutenant colonel Dougherty, de la 5e de cavalerie du Missouri, et le capitaine Seckel, maréchal prévôt-assistant, du comité de Stodart, Missouri, sont arrivés mercredi soir à Richmond. Ce sont les premiers prisonniers de ceux qui se sont emparés du steamer fédéral *Maple Leaf* pendant qu'il les transportait du fort Norfolk au fort Delaware.

Dans la matinée du mardi, 10 du courant, vers neuf heures, les prisonniers, au nombre de 98, furent embarqués sur le *Maple Leaf* qui partit pour le fort Delaware. Quand ils furent en dehors des caps, et à 10 milles environ du phare du cap Henry, ils se jetèrent sur les gardes, les mirent dans l'impossibilité de se défendre et s'emparèrent du navire en moins d'un instant. Quelques-uns s'étaient placés près des sentinelles, quelques autres près des fusils rangés en faisceaux et à un coup de cloche, signal convenu, les mousquets furent saisis et les sentinelles garrotées.

Personne ne fut blessé, à l'exception d'une des sentinelles qui fit quelque résistance et qui fut jetée en bas de l'escalier parmi des Confédérés.—Après s'être rendus maîtres du navire, ils continuèrent à suivre la même direction jusqu'à 6 milles du phare du cap Henry, et alors cinglant vers la pointe la gauchèrent la terre dans les canots. Aussitôt qu'ils eurent fini leur débarquement ils mirent sous parole le lieutenant et les hommes au nombre de 13.

Le capitaine du bateau promit que si nos hommes ne le molestaient pas lui ou son équipage il conduirait le navire au fort Delaware, qu'il devait aller tout d'abord, et ne dirait rien de ce qui s'était passé; et immédiatement ils prêtèrent serment à cet effet lui et le commandant des gardes, serment qu'ils violèrent presque immédiatement de retour au fort Norfork. Nombre de prisonniers, cependant, refusèrent de quitter le bateau en disant qu'ils ne voulaient pas violer leur parole. Ceux qui partirent auraient brûlé le bateau s'il n'y eut eu a bord quelques uns de nos blessés hors d'état de se sauver eux-mêmes; aucune raison n'était en vue et nos hommes ne connaissaient pas le pays.

Quant à la violation de parole, les prisonniers n'étaient pas du tout sous parole, d'après ce que nous avons appris.

A leur arrivée au fort Norfolk, on leur dit qu'ils ne seraient pas échangés mais qu'ils resteraient prisonnes comme otages parce que les autorités considérées refusaient de relâcher le colonel Straight et ses hommes sous le prétexte qu'ils excitaient à une insurrection esclavie.

Les prisonniers furent tous mis dans de petites chambres. Dix-huit d'entre eux furent confinés dans une salle de 12 pieds carrés où l'air n'entrait que par une petite fenêtre grillée à une élévation de trois pieds où ne pouvait y atteindre.

Un garde était placé à la porte qui ne pouvait que laisser passer la plus maigre portance. Ils furent tous exposés par les gardes jusqu'au moment où on les a renvoyés encore jusqu'au moment où ils se libérèrent eux-mêmes.

Si c'est la parole des Fédéraux, quelqu'un voudra-t-il nous dire quel est leur empriqunement?

La vérité est que quelques uns de ceux qui restèrent à bord du *Maple Leaf* firent voir le fond du sac en disant qu'ils ne doutaient pas lorsqu'on saurait qu'ils avaient refusé de participer à cette évasion, ils ne faisent mis imméd